

étrangers, « où, dit Rudhomme dans *Miroir historique*, on ne peut être admis que masqué et chargé d'or, car les pièces d'or y dansent plus que les convives. L'entrepreneur de ces bals était un grand seigneur, le marquis de Livry; mais la danse n'en était pas l'occupation exclusive; dans six ou huit salons, on jouait toute la nuit un jeu d'enfer, puis un souper était servi, dont Robert et Lointier, les Pétel et Chabot de l'époque, fournissaient le menu. Au souper, comme au jeu, comme au bal, les convives gardaient leurs masques, et comme la société qui fréquentait alors l'hôtel Daugny était quelque peu mêlée, il en résulta quelques aventures qui engageaient la police à se mêler de l'affaire. » Les premiers fois, nous apprend un curieux petit livre, *Paris et ses modes* (1803), il y eut une collation magnifique, servie avec profusion et élégance, dans des plats d'argent et de vermeil; on n'avait qu'à désirer, et on était servi. Quelques personnes firent plus que de désirer et prendre des gelées, des glaces, elles trouvaient les couvertes à leur convenance et les emportèrent; le masque et le déguisement les sauvèrent de l'opprobre et de la vindicte générale. Les entrepreneurs supprimèrent le souper, et ne tinrent plus que les glaces, la danse et le jeu. On ne put même jouer que démasqué; alors les assemblées furent moins nombreuses. On espéra ramener le monde en faisant de cette réunion des bals parés; on ne réussit pas davantage, et l'assemblée de la mi-carême fut la dernière. » *Le bal des étrangers*, dit aussi *ceste des étrangers*, n'en eut sans doute quelques belles soirées, qui furent Hamelin, M^{lle} Tallien, et jusqu'à Bonaparte, s'y montrèrent plus d'une fois. Le prince de Talleyrand et son ami Montandon y jouaient très-gros jeu. Les seuls jeux admis au cercle des étrangers étaient le trente et un et le craps. Les mises n'étaient pas limitées.

L'hôtel Daugny devint enfin la propriété de M. Aguado, le célèbre banquier, qui fut rendu rapidement sa splendeur originelle. La grande porte, la cour monumentale, la façade à la fois élégante et grandiose du monument, enfin le magnifique jardin qui s'étendait derrière l'hôtel, furent restaurés ou rebâties.

Dependant un jour vint où la famille Aguado l'abandonna. L'hôtel Daugny, acheté alors par la Ville, fut transformé en mairie, destination qui conserve encore aujourd'hui; mais il est facile de voir, sculpté dans les ferrures à jour de la partie supérieure de la grande porte d'entrée, le chiffre de la famille Aguado, surmonté de la couronne de marquis à laquelle le célèbre banquier a droit. Quant à une trace quelconque des souvenirs que nous avons rassemblés plus haut, on la chercherait vainement dans l'hôtel Daugny actuel, sanctuaire de justice de paix et de mariage, faisant ainsi, par cette sollicitude gravite, pénitence des folies amoureuses de son fondateur et des petits soupers du Directoire et de l'Empire.

DAUGREBOT ou DOGREBOT s. m. (dô-gre-bott — de l'angl. *dagger*, dogre; boat, bateau). Mar. Syn. de *dogre*.

DAULE, ville de l'Amérique du Sud, dans la république de l'Équateur, descend du versant occidental des Andes, coule du N.-E. au S.-O., puis à l'E., baigne une charmante et fertile contrée et se perd dans le Guayaquil, après un cours de 135 kilom.

DAULIAS s. m. (dô-li-ass). Ornith. Section du genre rossignol.

DAULIAS adj. f. (dô-li-ass). Mythol. Sur-nom de Philomèle, métamorphosée en oiseau, disait-on, à Daulis, en Phocide.

DAULIER DES LANDES (André), voyageur français, né à Montoire-sur-Loir, vivait au xviii^e siècle. Il fut employé dans la compagnie des Indes, qui le nomma directeur de ses affaires à Bordeaux. Daulier accompagna Tavernier en Perse, et fit le voyage de Tunis. On a de lui : *Les Beautés de la Perse, avec la relation des aventures de Louis Morot, pilote réel* (Paris, 1673, in-4°), accompagné de figures intéressantes et de cartes. Cette relation est un peu froide, assez mal écrite, mais rédigée par un observateur sincère.

DAULIN s. m. (dô-lain). Ornith. Nom de la bécaune aux environs de Niort.

DAULIS ou **DAULUM**, ville de l'antique Grèce, dans la Phocide, à l'O. de Chéronée et au S.-E. de Delphes. Elle porta primitivement le nom d'Anancia; c'est aujourd'hui le village de Dalin. Cette ville était célèbre dans l'antiquité par les aventures de Philomèle et de Procne.

DAULLÉ (Jean), graveur français, né à Abbeville en 1707, mort à Paris en 1763. Élève de Robert Hoquet, il se perfectionna par l'étude des œuvres d'Edelinck, et devint un des plus habiles graveurs de son temps. Daullé fut reçu membre de l'Académie. Ses planches les plus remarquables sont : *la Madelonne au désert*, d'après le Corrège; *Quos ego* et *les Deux filles de Rubens*, d'après ce peintre; *le Triomphe de Vénus* et *les Quatre saisons*, d'après Boucher. On lui doit aussi de nombreux portraits, entre autres celui de la *romanesque Feuntyères*, d'après Mignard, qui passe pour son œuvre capitale.

DAUM (Christian), érudit allemand, né à Zwickau en 1612, mort en 1687, fut régent de collège, puis recteur dans sa ville natale (1662). On a de lui, outre des discours, un assez grand nombre d'ouvrages : *De causis amissarum quarundam linguarum latinæ radicum* (Zwickau, 1642); *Epistolarum latinæ* (1697); et *Epistolarum latinæ-criticæ* (1703).

DAUMA s. m. (dô-ma). Ornith. Espèce de grive qui vit dans l'Inde, et dont la chair est très-estimée.

— *En cycl.* Le *dauma* (*turdus dauma*) est un passereau du genre grive. Il est de la grosseur de notre grive ordinaire, à laquelle il ressemble beaucoup sous plusieurs rapports. Toutes ses plumes sont tantôt d'une couleur noire, bigarrée par des taches blanches tracées en croissant, tantôt blanches, avec des croissants noirs; le bec est noir et les pieds sont jaunes. Le *dauma* habite l'Inde; ses habitudes, sa manière de vivre, son régime alimentaire, sont les mêmes que ceux de notre grive d'Europe. Quand il est bien gras, c'est un excellent manger. Cet oiseau est un de ceux qu'il serait intéressant d'acclimater dans nos contrées.

DAUMA, île de l'Océanie, dans la mer des Moluques, au N.-E. de l'île de Timor, par 7° 15' de lat. S. et 103° 12' de long. E. Sol assez fertile, mais volcanique et renfermant beaucoup de soufre et un assez grand nombre de sources thermales. Climat malsain.

DAUMAS (Melchior-Joseph-Eugène), général et écrivain français, né en septembre 1803. Engagé volontaire en 1822, sous-lieutenant en 1827, il partit en 1828 pour l'Algérie, où il devait s'acquiescer la partie la plus brillante de sa carrière. Comme officier et comme écrivain, M. Daumas est au premier rang de ceux que, dans l'armée française, on appelle les *Algériens*. Tout en faisant les campagnes de Mascara, de Tlemcen et autres, il s'adonnait avec ardeur à l'étude de la langue arabe et à celle du pays, et de ses habitants et de ses mœurs. Il fut nommé, en 1837, consul auprès d'Abd-el-Kader, à Mascara, dont on avait fait la capitale du petit royaume indépendant que la France laissait à l'émir. Il se distingua dans ces fonctions, que le double jeu d'Abd-el-Kader et les autres complications algériennes rendaient fort difficiles. Le général Lamoricière le chargea de l'administration des affaires arabes de la province de Constantine, et, en 1841, le général Bugeaud lui confia les mêmes fonctions pour tout le territoire algérien occupé par les troupes françaises. Il y rendit d'importants services. Lorsque, en 1847, l'émir Abd-el-Kader, vaincu, fut emmené en France, le colonel Daumas fut chargé de l'y accompagner. Il revint bientôt après en Algérie, fut nommé général, et prit part aux expéditions dirigées contre les tribus insoumises, jusqu'en 1850, époque à laquelle il fut appelé à diriger les affaires d'Algérie au ministère de la guerre. Trois ans après, il fut nommé général de division, puis conseiller d'Etat, et, en 1857, sénateur.

Depuis cette époque, le général Daumas a quitté le ministère de la guerre, et a été appelé au commandement de la division militaire de Bordeaux. Il occupe encore ce poste (1858).

Le général Daumas a beaucoup écrit sur l'Algérie. Ses deux livres qui ont eu le plus de succès sont intitulés : *Mœurs et coutumes de l'Algérie* (1837); *Chevaux du Sahara* (1838). Ce dernier ouvrage a eu six éditions. A ce titre, il a été traduit en arabe, et a été, d'un autre côté, traduit en français, et a été mesuré de ses études sur l'Algérie, M. Daumas avait publié : un *Exposé de l'état actuel de la société arabe* (1843); le *Sahara algérien* (1845); le *Grand désert* (1849), avec M. de Chancel; la *Grande Kabylie* (1867), avec M. Fabar. L'émir Abd-el-Kader a adressé au général Daumas, sur le *Chevaux arabes*, un écrit fort intéressant, qui a été publié.

DAUMER (Georges-Frédéric), philosophe et poète allemand, né en 1800 à Nuremberg. Élève du gymnase de sa ville natale, alors dirigé par Hegel, il alla, en 1817, continuer ses études à l'université d'Erlangen, où il se laissa d'abord séduire par les doctrines des piétistes; mais il renonça bientôt à la théologie, pour s'adonner à la philosophie, sous la direction de Schelling. Après avoir ensuite passé une année à Leipzig, il devint professeur au gymnase de sa ville natale; mais il dut, en 1830, renoncer à l'enseignement à cause de l'état de sa santé, et se consacra exclusivement aux travaux littéraires. Parmi ses premières œuvres, nous citerons : *Histoire principielle de l'esprit humain* (Berlin, 1827), et *Programme d'un système de philosophie spéculative* (Nuremberg, 1831). Dans ses deux ouvrages intitulés : *Philosophie, religion et antiquité* (Nuremberg, 1833), et *Études d'une nouvelle philosophie de la religion et de l'histoire de la religion* (Nuremberg, 1835), on voit déjà poindre en germe l'idée particulière qu'il avait du christianisme, idée qu'il développa plus tard d'une façon tranchée dans deux autres livres : *la Religion du feu et de Moloch des Hébreux* (Brunswick, 1842), et *les Mystères de l'antiquité chrétienne* (Hambourg, 1847, 2 vol.). Il y professait les opinions les plus opposées aux dogmes de l'Eglise et au spiritualisme, et s'attaqua ainsi, de tous côtés, de nombreux et violents attaques. Il soutint surtout la polémique la plus vive avec Feuerbach, et, stimulé par les efforts des

Amis de la lumière pendant les années 1844 et 1845, il se déclara dans différentes brochures pour une nouvelle religion, *la Religion de l'amour et de la paix*; plus tard, dans l'ouvrage intitulé : *Religion de l'ère nouvelle du monde* (Hambourg, 1850, 3 vol.), il chercha à établir que cette religion est le résultat d'un travail d'enfantement qui se continuait depuis des siècles. Dans la suite, séduit par la beauté romantique des préceptes du catholicisme, il s'y convertit publiquement, à Mayence, en 1855. Depuis cette époque, il essaya d'être serviteur la cause de sa nouvelle croyance, en publiant un certain nombre d'ouvrages, dans lesquels il s'efforça de concilier la doctrine chrétienne avec les idées de la philosophie naturelle. C'est dans ce but qu'il a donné successivement : *Ma conversion* (Mayence, 1859); *De ma mansarde* (Mayence, 1860-1862, 6 livr.); *Christus, son fondateur* (Mayence, 1864); *Christina mirabilis et Joseph de Cupertino ou les Précurseurs d'une nouvelle race humaine à venir* (Munster, 1864). Daumer s'éleva de bonne heure à l'étude de la poésie. Parmi ses œuvres dans ce genre, il faut citer : *Bettina* (Nuremberg, 1837); *la Gloire de la Vierge Marie* (Nuremberg, 1841); *les Femmes pubes* (Nuremberg, 1842); *Emmeran*; *Mahomet* (Hambourg, 1848); *Huiz* (Hambourg, 1846-1851, 2 vol.), etc. Il s'était trouvé, à Nuremberg, en rapport avec Gaspar Hauser, et s'était livré sur cet infortuné à des recherches dont il publia le résultat dans ses *Communications sur Gaspar Hauser* (Nuremberg, 1832), et ses *Decouvertes sur Gaspar Hauser* (Frankfort, 1833). Enfin, on lui doit encore : *Légendes et poésies marianiques* (Munster, 1850), *les Belles âmes, bouquet de légendes et de nouvelles* (Mayence, 1862), et *Aphorismes sur la mort et l'immortalité* (Leipzig, 1865).

DAUMESNIL (Pierre), général français, né à Périgueux en 1777, mort à Vincennes en 1832. Il entra très-jeune dans l'armée d'Italie, et se distingua par ses talents militaires et son courage pendant l'expédition d'Égypte, et fut nommé chef d'escadron en 1806. Il conquit tous ses grades à la pointe de son épée. La perte d'une jambe à Wagram le fit général de brigade, commandeur de la Légion d'honneur, et gouverneur de Vincennes. « Je rendrai Vincennes quand on me rendra ma tête », dit-il à son ennemi, le général de brigade, commandeur de la Légion d'honneur, et gouverneur de Vincennes. « Je rendrai Vincennes quand on me rendra ma tête », dit-il à son ennemi, le général de brigade, commandeur de la Légion d'honneur, et gouverneur de Vincennes. « Je rendrai Vincennes quand on me rendra ma tête », dit-il à son ennemi, le général de brigade, commandeur de la Légion d'honneur, et gouverneur de Vincennes.

DAUMIER (Honoré), dessinateur, peintre et caricaturiste français, né à Marseille le 26 février 1808. Son père, honnête vitrier, cultivait la poésie à ses moments perdus; mais bientôt les Muses lui firent négliger son art, et il vint habiter Paris. Le fils du vitrier fut d'abord employé dans une maison de librairie. Rentré chez lui, le soir, il s'essaya déjà à dessiner et à composer de petits romans de romances. Nous ne savons rien autre chose de ses débuts dans la vie. Mais on lisait dans la *Caricature* du 30 août 1832 : « Au moment où nous écrivions ces lignes, on arrêtait, sous les yeux de son père et de sa mère, dont il était le seul soutien, M. Daumier, condamné à six mois de prison pour la caricature de *Gargantua*. » L'artiste et l'homme nous apparaissent tout entiers dans cette simple note. Daumier, toutefois, n'en était plus alors à son coup d'essai; il avait déjà publié dans la *Silhouette* des croquis militaires inspirés par Charlet, et que les amateurs recherchent aujourd'hui. Le *Gargantua* satirique représenté un roi (on devine lequel) qui avait de gros budgets et d'énormes pièces farcies de donations, que de petits mirmidons habillés en ministres lui introduisaient dans la bouche. Déjà dans l'esprit de Daumier germait la raillerie persistante des *gens de justice*. Il fut dès lors adopté par le parti républicain.

Balzac et lui se rencontraient souvent dans les mêmes journaux. « Si vous voulez avoir de génie, disait l'écrivain au jeune artiste, faites des publicités. » C'est M. Champfleury qui cite ce trait dans son *Histoire de la caricature moderne*, à laquelle nous empruntons la plupart de ces détails.

Le journal la *Caricature* retracé par jour par jour les premières années du règne de Louis-Philippe. Le crayon de Grandville et de Daumier ne s'arrêta pas; il épie le roi dans tous les lieux de sa vie privée comme dans sa vie publique, et avec le roi, ses enfants, ses intimes, les dignitaires, les pairs de France, les députés, les ministres, les généraux, les magistrats et *tutti quanti*. Philpon chargea spécialement Daumier de reproduire les traits de quelques-uns des *inamovibles*. Le premier de la galerie fut le vieux Lameth, l'ex-conventionnel. Il avait traversé les orages de la Révolution, et n'avait pas soupçonné celui qui s'annasait contre lui. Le crayon emportait le

moreau; l'exagération de la laideur n'avait jamais atteint cette verge, cette puissance; l'art devenait violent, provocateur. Tous ces dessins portaient la même empreinte : on devine, à les voir, la haine profonde des jeunes républicains pour les défenseurs de la royauté. A la suite viennent tous les amis et les familiers du château, les ministres, les députés, les procureurs généraux, les présidents de chambre et autres amis de l'ordre; tous sont marqués d'épithètes violentes : *centrier*, *gross*, *maître de Chambre prostitué*, etc. Quiconque avait du ventre entré de droit dans la galerie avec sa graisse et ses articulations engorgées. La *Caricature* était sans pitié pour cette graisse « amie de la prudence. » Mais la maigreur ne mettait nullement à l'abri du crayon impitoyable de Daumier. Citons entre autres portraits celui de M. Persil, magistrat sac, froid, anguleux, aux chairs flasques et blêmes, aux yeux caves. Au-dessous, l'artiste a dessiné en blason un couteau de guillotine; une tête coupée, des chaînes, des menottes, complètent ce cruel symbole. Tous ces portraits sont signés Rogelin, pseudonyme de Daumier; tous sont d'une ressemblance telle, qu'on les dirait dessinés d'après nature. L'artiste n'a pas oublié M. Guizot; *Tu es dieu*; *Gand*! dit le légende. Voici venir maintenant M. Thiers. De 1832 à 1832 le crayon de Daumier le harcèle sans trêve ni merci; il le représente souriant, malicieux, parfois avec l'attitude de Polichinelle. A la vérité, le dessinateur n'appartint point seul; derrière lui se montre toujours Philpon, cet autre railleur, qui souligne en quelque sorte le dessin par une spirituelle légende.

Des masques, Daumier passe aux portraits en buste. Le *Charivari* de 1833 en contient plusieurs. Enfin, après tant de croquis et d'études partielles, voici des hommes étudiés du près. Le caricaturiste va les reprendre en pied dans leur allure habituelle, allant, venant, les mains dans les poches, avec leur gros ventre; rien ne sera omis dans le détail des familiers de la cour citoyenne, ni les lunettes, ni les perruques, ni le colton dans les oreilles, ni les cheveux chourlés et les favoris en l'air, ni les faux-cils, ni les traces d'élégance à l'emploi; portraits plus réels que ceux du musée de Versailles. L'amiral de Rigny n'aura jamais été de plus fidèle imitateur; dans le fond d'une planche, apparaît le visage du vieux Royer-Collard, c'est-à-dire un habit de pair de France accroché à un porte-manteau coiffé d'une perruque.

Daumier sentit bientôt se développer son talent, et son rôle jusqu'en 1834 fut vraiment considérable, attaché qu'il était à trois publications importantes : la *Caricature*, le *Charivari* et l'*Association mutuelle lithographique*. C'est dans le second de ces journaux que fut publié Robert-Macaire, ce héros de l'*Auberge des Adrets*, qui participe tout à la fois de Fautour de Sancho, de Falsstaff, de Scapin et de Figaro, cette figure symbolique de l'inventeur sans inventions, du fondateur de compagnies sans compagnons, du bailleur de fonds sans caisse, du médecin sans malades, de l'entrepreneur de mariages sans dots; ce type de la grandeur dans le trivial du ruisseau, et de la canaille héroïque!

Postérieurement à cette date, indignés en passant les *Assassins de la rue de Vaugirard*, les *Juges des accusés d'avril*, la *Lecture du Constitutionnel au Palais-Royal*, la *Pièce aux actionnaires*, etc.; puis, cette série railleuse qui a pour titre *l'Histoire ancienne*, parodie à outrance de l'enseignement de l'École des beaux-arts. Rarement le grotesque fut poussé plus loin. Ajoutons à ce catalogue les *Thouzeux*, les *Femmes socialistes*, les *Philanthropes du jour*, les *Greps*, les *Dans bourgeois*, les *Bûtes de la cour*, les *Pastoraux*, *Locataires et propriétaires*, les *Ames*, les *Beaux jours de la vie*. La politique, les cancaus, les modes, les défauts du visage, comme les travers de l'esprit ou du caractère, rien n'échappe à cette verge moqueuse et inépuisable. Uno de ses plus belles pages est sans contredit le *Ventre légalisé*. Dans un banc au arc de cercle, se tiennent MM. Guizot, Thiers, de Broglie, d'Argout, de Rigny. Au milieu de l'estrade, accoudé familièrement sur le pupitre des ministres, le maire de Lyon, M. Prunelle, semble dire aux députés : « C'est son mes amis. » Derrière, étages en amphithéâtre, les *gras* étalent leurs ventres dans l'intervalle des bancs. Tous ces hommes vivent, remuent, courent, regardent. Le cadre disparaît; c'est un coin de la Chambre avec ses ombres, ses lumières, ses demi-jours et ses transparences; le crayon s'étale majestueusement sur la pierre et la transforme en fresque satirique. Cette page de Daumier est certainement sa plus belle, et elle seule suffirait à sa gloire.

Daumier n'est pas seulement un satirique, il a aussi en lui un paysagiste de premier ordre, témoin son *Convoi funèbre au Père-Lachaise*. On trouve encore du Goya en lui, ainsi que l'atteste cette composition si émouvante, si dramatique, inspirée par les massacres de la *rue Transnonain*. Louis Blanc et Victor Hugo ont décrit ce drame dans tous ses détails. D'après Daumier, une famille entière gît sur le parquet d'une chambre bouleversée; l'homme, la femme et les enfants, la poitrine effondrée et le crâne brayé par les crosses de fusils, sont entassés les uns sur les autres. Un frisson involontaire traverse le cœur lorsqu'on regarde cette page sanglante de l'histoire de Paris, la plus populaire des

